



Changer le monde par l'éthique

regard sur la deep ecology

Vincent Gerber

La *deep ecology* fait partie de ces mouvements radicaux de l'écologie qui ont très peu percé en Europe continentale. On en retrouve cependant certains grands principes aujourd'hui au sein de courants de gauche, comme la décroissance et certains protecteurs des espaces naturels, mais aussi de droite quand ceux-ci opèrent un lien entre la crise écologique, l'épuisement des ressources et des terres disponibles et l'immigration ou l'aide au développement. Certains ont ainsi décrit le mouvement comme une écologie conservatrice, à tendance misanthrope et dérivant vers l'écofascisme. Des visions souvent caricaturales des idées avancées par ses théoriciens, qui n'ont que peu fait évoluer le débat. Sans être moi-même partisan de ce mouvement, j'ai voulu le présenter de manière dépassionnée mais critique pour en faire ressortir les apports et les problèmes qu'il soulève. Car s'intéresser aux propos de la *deep ecology*, c'est confronter le mouvement écologiste à des questions qui n'ont cessé de revenir dans son histoire et qui aujourd'hui encore ne manquent pas de resurgir¹.

1. Cet article constitue une reformulation et le développement d'un chapitre de mon travail de maîtrise universitaire « Murray Bookchin : un projet d'écologie sociale », présenté en 2007. Plusieurs éléments du texte original se sont retrouvés dans sa version publiée, intitulée *Murray Bookchin et l'écologie sociale, une biographie intellectuelle* (éd. Écosociété, 2013). Que le lecteur qui a lu l'un ou l'autre m'excuse par avance pour mes répétitions et les passages similaires.

LES ORIGINES

Le terme de *deep ecology* (« écologie profonde » en français) fut utilisé pour la première fois par le philosophe norvégien Arne Næss, dans son article « The Shallow and Deep, Long-range Ecology Movement »². Næss y différencie deux courants écologistes : l'écologie dite profonde (*deep*) et l'écologie superficielle (*shallow*). Deux termes utilisés pour montrer les différences entre un courant prônant un changement radical face à une écologie plus réformiste, qui considère finalement la nature – et sa préservation – de manière instrumentale, comme une ressource exploitable. Et, si Næss parle d'écologie « profonde », c'est qu'elle a pour volonté de chercher à connaître les causes premières et « profondes » justement de la crise écologique :

« Le *fondement* de la critique n'était *pas* la pollution, le gaspillage des ressources et la disharmonie entre le taux de population et de production dans les nations non industrialisées. Le fondement reposait sur les réponses aux questions plus profondes de "pourquoi" et de "comment"³. »

Concrètement, le mouvement s'est surtout fait le diffuseur d'une philosophie de vie. Dans la vision de l'écologie profonde, la crise écologique prend sa source historiquement dans le développement de nos sociétés autour du principe de la centralité des intérêts humains. Le mouvement considère l'anthropocentrisme – un mode de pensée centré sur l'humain où ses valeurs et ses intérêts dominent sur tout le reste – comme un « chauvinisme » déplacé, néfaste et ne pouvant être légitimé⁴. Les problèmes environnementaux devraient ainsi être réglés par l'adoption d'une vision qui se caractériserait par la prise en compte de la centralité de la nature dans notre société et de ses droits propres. Une approche nommée « biocentrisme » et dont la promotion est la caractéristique première de l'écologie profonde.

Dans les premières années qui ont suivi la parution de l'article fondateur de Næss, son propos est passé relativement inaperçu, ou du moins n'a été que peu médiatisé. Il a fallu attendre les années 80 et l'important travail effectué par les États-Uniens Bill Devall et George Sessions pour que le terme de *deep ecology* soit reconnu et

2. Arne Næss, « The Shallow and the Deep, Long-Range Ecology Movement : A Summary », *Inquiry*, vol. 16, n° 1, 1973. Il s'agit du résumé d'une conférence donnée l'année précédente.

3. Arne Næss, « The Deepness of Questions », cité par Warwick Fox, *Toward a Transpersonal Ecology*, State University of New York Press, 1995, p. 93.

4. George Sessions (éd.), *Deep Ecology for the 21st Century*, Shambala, Boston, 1995, Préface, p. XIII. Voir aussi Bill Devall & George Sessions, *Deep Ecology – Living as if Nature Mattered*, Peregrine Smith Books, Salt Lake City, 1985, Annexe E, pp. 243-246.

se répande à plus large échelle (bien qu'à l'intérieur des pays anglo-saxons presque exclusivement : il est resté très marginal dans le reste du monde). En quelques années, et suite à de nombreuses publications sur le sujet, la *deep ecology* va connaître une importante croissance, de pair avec une assez forte médiatisation. Elle marquera le courant radical de l'écologie aux États-Unis, aux côtés d'ailleurs d'autres mouvements comme l'écologie sociale de Murray Bookchin et l'écoféminisme. L'écologie profonde a notamment été suivie par des personnalités diverses, comme le philosophe Warwick Fox, le poète Gary Snyder, Paul Shepard ou encore James Lovelock (auteur de « l'hypothèse Gaïa ») et quelques mouvements militants comme Earth First !. En Europe francophone, on pourrait citer le sculpteur naturaliste genevois Robert Hainard comme très proche de ces idées.

LES PRINCIPES DE LA DEEP ECOLOGY

Selon le point de vue biocentrique, tout élément de la biosphère détient une valeur intrinsèque et donc des droits. « Toute forme de vie a le droit de vivre et de s'épanouir » est l'une des devises principales du mouvement. Aucun élément de la biosphère ne doit – et n'a le droit – de dominer les autres, car chacun représente une part de ce (même) tout qu'est la biosphère, chacun y est relié et dépend de l'ensemble. Une éthique naturelle existe donc sous la forme de règles qui s'imposent à tous et que nous devrions respecter. En conséquence, il ne faudrait pas s'opposer aux processus naturels ou chercher à les diriger, mais les suivre et s'accorder à eux.

Les droits et besoins de chaque élément vivant doivent donc être pris en compte et il revient à l'humanité d'adopter une attitude égalitaire et solidaire avec *chacun* d'entre eux, qu'ils soient vivants ou non d'ailleurs :

« La deep ecology a le souci d'encourager une attitude égalitaire de la part des humains, non seulement envers tous les *membres* de l'écosphère, mais aussi à l'encontre de toutes les *entités*, ou *formes*, identifiables dans l'écosphère. Par conséquent, cette attitude a pour vocation de s'étendre, par exemple, à des entités (ou formes) tels les rivières, les paysages et même les espèces et les systèmes sociaux considérés pour eux-mêmes⁵. »

5. Warwick Fox, « The Deep Ecology-Ecofeminism Debate and its Parallels », *Environmental Ethics*, vol. 11, n° 1, 1989, p. 6.

Næss met en avant le fait que, appartenant à un tout, l'être humain ne peut raisonnablement se comporter comme s'il se trouvait isolé du monde. Il existe une vraie nécessité d'élargir la portée de son identification pour englober, non pas seulement soi-même ou son entourage restreint, mais l'ensemble de la vie sur Terre. Il n'y a en réalité pas de réelle prétention à pouvoir y parvenir, mais ce stade « parfait » doit néanmoins être considéré comme le but à atteindre. Derrière ce principe se retrouve la volonté de symbiose, de ne faire qu'un avec la nature, ce afin d'éviter l'indifférence envers le monde naturel vivant. « Plus grande est notre compréhension de notre unité avec les autres êtres, plus grande est l'identification et plus grand sera le soin que nous prendrons », nous dit Næss⁶. Un principe philosophique qu'il a nommé la « réalisation de Soi » (*Self-realization*)⁷. Et cette identification à un Tout, le « penser à échelle globale », est considéré comme le vecteur permettant le développement nécessaire d'une conscience écologique seule capable d'amener les changements culturels et sociaux indispensables à la résolution de la crise environnementale.

6. Arne Næss, *Ecology, Community and Lifestyle*, p. 175.

7. Pour plus de détails sur ce principe, voir Arne Næss, « Self-realization : An ecological approach to being in the world », *The Trumpeter*, vol. 4, n° 3, 1987. Le concept a aussi été passablement développé par Warwick Fox, notamment dans son ouvrage *Toward a Transpersonal Ecology* (State University of New York Press, 1995).

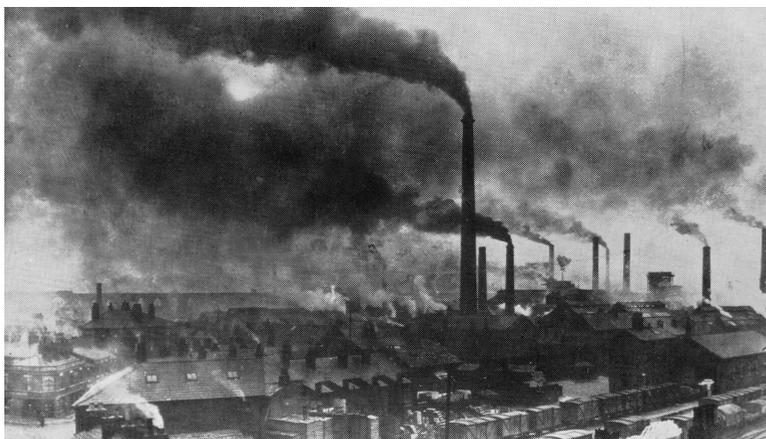
8. Une version mise à jour peut être trouvée dans A.Næss, P.Haukeland, *Life's Philosophy : Reason and Feeling in a Deeper World*, Athens, University of Georgia Press, 2002. Les points 4 et 5 notamment ont été adoucis pour devenir moins « crus » et donc moins polémiques, sans pour autant altérer leur sens.

LES HUIT POINTS

La *deep ecology* professe dans ses fondements des principes larges, plutôt divers et assez généraux – pour ne pas dire vagues. Un profil assumé, et même revendiqué. Le mouvement se caractérise d'ailleurs par une multitude de courants et de tendances rassemblés derrière ce même label, dans un mélange pas forcément très homogène ni toujours harmonieux. Entre les différentes voix de l'écologie profonde, ce ne sont pas toujours les mêmes éléments qui seront forcément mis en avant. Pour corser le tout, Arne Næss et ses successeurs ont constamment fait évoluer ses principes de base et n'ont jamais hésité à les modifier, se refusant à façonner un corpus d'idées figé.

Néanmoins, dans un souci de clarifier l'identité de l'écologie profonde et de lui donner une ligne commune, Næss et Sessions ont déterminé en 1984 huit points qui découlent intuitivement de ses fondamentaux théoriques. Les voici énoncés dans leur version d'origine communément admise⁸ :

1. Les êtres humains et non humains sur Terre ont une valeur intrinsèque et celle-ci est indépendante de leur utilité propre.



2. La richesse et la diversité de ces formes de vie contribuent à cette valeur et représentent aussi une valeur.

3. Les humains n'ont pas le droit de réduire cette richesse et cette diversité, sauf pour satisfaire des besoins vitaux.

4. Une vie et une culture humaine florissantes sont compatibles avec une population réduite et demandent une telle réduction.

5. L'interférence de l'être humain envers le monde non humain est excessive et se dégrade rapidement.

6. Les lois doivent donc être modifiées en ce qui concerne les bases de l'économie, de la technologie et des structures idéologiques. Ce qui en ressortira sera grandement différent de ce qui existe actuellement.

7. Les changements qui en découleront concerneront en premier lieu l'appréciation de la qualité de la vie (qui va de pair avec la valeur intrinsèque) plutôt que l'adoption d'un standard de vie toujours croissant. Ils donneront lieu à une prise de conscience de la différence entre le « plus » (*bigness*) et le « mieux » (*greatness*).

8. Qui souscrit à ces points a le devoir de s'impliquer directement ou indirectement à mettre en place les changements nécessaires.

Ces huit points représentent « une tentative de formulation de ce qui *devrait être* accepté par la grande majorité des partisans du mouvement à un niveau relativement général et abstrait »⁹. Ils sont souvent présentés comme la « plate-forme » du mouvement, une plate-forme rassembleuse et éclairante sur les principes de l'écologie profonde. L'intention était d'ailleurs de faire en sorte qu'ils soient suffisamment larges dans leur esprit pour englober « une

9. Arne Næss, « The Deep Ecology 'Eight points' Revisited », George Sessions (éd.), *op. cit.*, p. 220.

diversité de cultures, de visions du monde et de philosophies personnelles »¹⁰ et pour être adaptés par tout militant suivant son contexte particulier.

Il y aurait beaucoup de commentaires à apporter sur ces points. On remarque tout d'abord une articulation autour de trois versants majeurs : la préservation de la nature (et de la vie), la réduction et le contrôle de la démographie humaine et la promotion d'un style de vie plus humble¹¹. Des éléments qui mettent en évidence une dichotomie importante entre l'être humain et la nature, avec une insistance sur la responsabilité « humaine ». Un être humain dont l'interférence est « excessive » et qui doit chercher à se faire plus discret sur la planète pour ne pas entraver les autres membres de la biosphère.

Mais l'utilisation du terme générique « humain » ne dit pas plus profondément « qui », « pourquoi » ou « comment », contrairement aux prétentions originales de l'écologie profonde. Il a ainsi été reproché à ses théoriciens de ne pas tenir compte des réalités sociales et de ne raisonner qu'en termes de chiffres globaux de population et de détérioration de l'environnement. L'écoféministe Ariel Salleh a très tôt critiqué l'écologie profonde comme étant elle-même superficielle¹². Elle a montré que, en restant sur le raisonnement opposant l' « être humain » à la nature, la *deep ecology* manquait toute la réflexion à porter sur la société elle-même, sur ses mécanismes de domination et d'exploitation sociale ainsi que sur ses institutions. Et elle passait tout autant à côté de la critique féministe qui montre que la femme est autant exploitée que la nature par l'homme. Il y a pour elle une forme d'hypocrisie à parler ainsi « d'être humain » de façon indifférenciée, surtout quand les auteurs sont eux-mêmes issus d'une société occidentale et d'une classe élevée et demandent une réduction de notre impact sur la planète et de la démographie. Des objections que reprendra l'anarchiste écologiste Murray Bookchin, en montrant que parler d'êtres humains, et même promouvoir une égalité entre tous les membres de la planète, c'est masquer les disparités importantes (et les responsabilités qui en découlent) entre riches et pauvres, entre hommes et femmes, entre blancs et personnes de couleur, entre exploités et exploités, etc.¹³.

Des contradictions apparaissent également, notamment entre la volonté de vivre ensemble de façon égalitaire et la promotion d'espaces de nature sauvage, définis clairement comme regroupant

10. B.Devall, A.Drengson, M.Schroll, « The Deep Ecology Movement: Origins, Development, and Future Prospects », *International Journal of Transpersonal Studies*, vol. 30, n°s 1-2, 2011, p.101.

11. Il y a avec ce dernier argument un lien direct assez clair avec le mouvement de la décroissance qui se développera une quinzaine d'années plus tard.

12. Ariel Salleh, « Deeper than Deep Ecology : The Eco-feminist Connection », *Environmental Ethics*, vol. 6, n° 4, 1984.

13. Murray Bookchin, « Social Ecology versus Deep Ecology : A Challenge for the Green Movement », *Green Perspectives*, n°s 4-5, été 1987.

les lieux où la nature serait laissée à elle-même, donc ni domestiquée ni habitée par l'être l'humain. De ces territoires, les humains se voient de fait exclus. Cette vision discriminatoire de l'être humain transparait encore fortement au point 4 qui demande une réduction de la population mondiale. Une diminution qui se veut d'ailleurs très importante, avec des témoignages parlant de ramener le nombre d'individus sur Terre à environ trois milliards, voire à quelques centaines de millions seulement¹⁴. Mais sans généralement exprimer comment cela doit se réaliser. Næss a tout de même précisé que cette diminution devait se faire de manière « douce » et sur le long terme¹⁵, mais il fait partie des voix modérées du mouvement. D'autres que lui ont poussé la logique à l'extrême : « Pour paraphraser Voltaire : si l'épidémie de Sida n'existait pas, les environnementalistes radicaux devraient en inventer une », a ainsi déclaré un militant d'Earth First¹⁶ ! Avec, dans son argumentation, « l'avantage » du virus, entre autres, de ne toucher que les êtres humains. On citera encore les propos de Dave Foreman, un des membres fondateurs d'Earth First !, qui légitimait le fait de ne pas apporter de l'aide aux populations d'Éthiopie souffrant de faim « pour laisser la nature trouver son propre équilibre », car leur porter assistance ne ferait que retarder leur mort de quelques années sans l'empêcher. Ainsi que quelques propos simplistes sur l'immigration latino-américaine aux États-Unis, « qui ne résout rien » et « augmente seulement la demande de ressources que nous avons aux États-Unis »¹⁷. Des déclarations sur lesquelles, heureusement, il reviendra.

Ces propos néomalthusiens, promouvant la réduction de la population sous des prétextes écologiques, ont trop souvent pointé les populations pauvres et les pays du Sud comme « responsables », ou du moins comme les lieux où il fallait concentrer ses efforts. Des dérives xénophobes et hypocrites d'ailleurs toujours d'actualité. Dernier exemple en date en Suisse où le groupe Écopolop a lancé une initiative populaire proposant de réduire la pression sur le territoire et les ressources du pays en limitant l'immigration nationale à 0,2 % par an et en dévouant 10 % de l'aide publique au développement octroyée aux pays du Sud en mesures pour le planning familial volontaire (avec toute l'ambiguïté liée à ce dernier mot).

Beaucoup ont dénoncé les vues misanthropes qui peuvent découler de telles déclarations pointant la démographie comme

14. Gary Snyder a ainsi évoqué une réduction de la population de 90 % (Voir Kirkpatrick Sale, « The Forest for the Trees », *Mother Jones*, vol.11, n° 8, 1986, p. 32), avant de se raviser quelques années plus tard pour parler de « réduire la population de moitié, voire moins » (Gary Snyder, « Four Changes », *George Sessions (éd.), Deep Ecology for the 21st Century*, op. cit., p. 142). Quant à Næss, il a déclaré que « nous ne devrions pas avoir plus de cent millions de personnes si nous voulons conserver la variété de cultures que nous avons il y a cent ans » (Arne Næss, cité par Bill Devall et George Sessions, *Deep Ecology*, op. cit., p. 76).

15. Arne Næss, « The Deep Ecology 'Eight points' Revisited », op. cit., p. 218.

16. Miss Ann Thropy [pseud.], « Population and AIDS », *Earth First !*, vol. 7, n° 5, mai 1987, p. 32.

17. Interview de Dave Foreman par Bill Devall parue dans *Simple Living*, vol. 2, n° 12, p. 2-4 ; Murray Bookchin et Dave Foreman, *Quelle écologie radicale*, éd. ACL, Lyon, 1994, p. 107.

18. Sur cette question, nous renvoyons également au débat entre José Ardillo et Philippe Pelletier dans *Réfractions* n°25, 26 et 28 (NDLR).

19. Ramachandra Guha, « Environnementalisme radical et préservation de la nature sauvage », Émilie Hache (dir.), *Écologie politique: cosmos, communautés, milieux*, éd. Amsterdam, 2012, p. 156.

20. *Ibid.*, p.161. Ajoutons que Guha dénonce l'inclusion des philosophies orientales dans le corpus philosophique de l'écologie profonde (le taoïsme notamment). Il y a selon lui, derrière ce fait, une volonté discutable d'attribuer une « filiation authentique » et « universaliste » à l'écologie profonde.

Et le mouvement passe sous silence – ou n'en a pas conscience – le fait que les sociétés qui ont connu ces philosophies n'étaient elles-mêmes que vraiment peu écologiques et de nature plutôt autoritaire.

source principale de la crise écologique. Car faire le lien entre démographie et écologie, porter haut l'équation « humains = pollution » masque surtout la réalité. Derrière le nombre d'êtres sur la planète, c'est bien plus leur mode de vie qui détermine leur empreinte écologique. Une question éminemment sociale. On ne rappellera d'ailleurs jamais assez que quelques centaines de millions d'âmes humaines sont parvenus, il y a des siècles déjà, à détruire de nombreux hectares de nature sauvage aussi bien que leurs lointains (et nombreux) descendants. Si le système dominant qui détermine nos manières de vivre est antiécologique, réduire le nombre de personnes qui le composent ne changera pas sa logique. Une diminution de la population permettra même sans doute à ceux qui restent de prendre leurs aises et de consommer plus puisqu'ils auront plus de ressources à disposition et moins à partager. En vérité, le véritable enjeu de la diminution de la démographie mondiale concerne bien plus le niveau de vie, la formation, les perspectives professionnelles et l'empreinte écologique que les taux de fécondité¹⁸.

Cette absence de vision des réalités sociales du terrain a aussi été brillamment dénoncée par l'écologiste indien Ramachandra Guha, dans une critique remarquée. Dans son article « Environnementalisme radical et préservation de la nature sauvage » (1989), il démontrait comment « la mise en pratique des thèmes de l'écologie profonde sur le plan mondial [...] aurait des conséquences sociales très graves »¹⁹. Selon lui, les promoteurs anglo-saxons de l'écologie profonde – l'auteur différenciant à juste titre la pensée de Næss de ce qui en a été mis en avant dans les écrits de ses commentateurs américains – cherchent à promouvoir internationalement, et sans égard aux réalités locales et sociales, une vision qui s'applique surtout à leur contexte propre, notamment dans leur volonté de sauvegarde d'espaces de nature sauvage. L'auteur prend en exemple les populations pauvres d'Inde qui ont dû être déplacées pour créer des parcs naturels. Les besoins des populations pauvres sont ainsi souvent peu écoutés et pris en compte. Au final, « la transposition intégrale d'un mouvement culturellement enraciné dans l'histoire états-unienne de la conservation de l'environnement ne peut qu'aboutir au déracinement social de populations humaines dans d'autres parties du globe »²⁰. Et l'auteur de conclure, avec raison, que l'analyse du problème écologique à travers le prisme d'une dichotomie entre biocentrisme et anthropo-

centrisme « s'avère fort peu utile pour comprendre les ressorts de la dégradation de l'environnement » et peut « entretenir une confusion dangereuse »²¹.

L'écologie profonde a ainsi surtout fait les frais à son origine de son manque de profondeur d'analyse. Une vision souvent trop naïve, voire romantique, notamment dans sa façon de promouvoir la nature²². En fait, très au clair sur les questions éthiques de la place à accorder à la nature ou de la protection de la vie sauvage, ses membres l'étaient beaucoup moins sur l'analyse critique de la société actuelle et des racines justement de la crise écologique. La pensée anthropocentrique, par ailleurs justement dénoncée, ne peut pas être considérée comme sortie de nulle part. De même, elle se maintient pour des raisons précises (notamment des intérêts économiques et des mécanismes sociaux de domination) qu'on ne peut passer sous silence ou ignorer. Le débat suscité avec l'émergence de l'écologie profonde a au moins eu le mérite de faire ressortir ces questions, même si elles n'ont pas formellement été intégrées dans les fondements du mouvement.

QUELQUES APPLICATIONS CONCRÈTES

Malgré ses revendications, l'écologie profonde ne prétend pas être un mouvement politique ou social. Naess ne cache d'ailleurs pas qu'aucun programme politique ne peut résulter des principes de la *deep ecology*²³. Ce que souligne également Warwick Fox en déclarant qu'« il doit être rappelé que les écologistes profonds n'ont pas pour *intention* de recommander un assortiment spécifique de conseils pour l'action ; ils cherchent seulement à préconiser une *orientation générale* »²⁴. Le mouvement s'inscrit principalement dans le domaine des idées. Il cherche à développer une éthique personnelle qui engendrerait d'elle-même un comportement et une manière de penser écologiques.

On trouve malgré tout des éléments qui laissent entrevoir à quoi ressemblerait une société appliquant les principes de l'écologie profonde. En accord avec la réduction de la population est revendiquée la réduction de la taille des villes, des usines et des échanges économiques, tout comme la relocalisation de la production. Cela dans le but de voir émerger des petites cités plus dispersées et plus en harmonie avec leur environnement naturel. Un localisme qu'on peut mettre en lien avec le mouvement biorégional.

21. *Ibid.*, p.159.

22. Je reprends ici une analyse critique faite par Chaia Heller ; voir *Désir, nature et société: l'écologie sociale au quotidien*, éd. Écosociété, 2003, chapitre 1.

23. Arne Naess, « Politics and the Ecological Crisis », George Sessions (éd.), *op. cit.*, p. 447.

24. Warwick Fox, « The Deep Ecology-Ecofeminism Debate and its Parallels », *op. cit.*, n° 1, p. 6.



En termes d'agriculture, le principe énoncé de « suivre le processus naturel » s'est traduit par une volonté d'abandon des monocultures et des pesticides pour laisser place à une agriculture locale, diversifiée et liée à la consommation régionale. Laisser plus de terres en friche – notamment aux États-Unis, en mettant fin aux subventions accordées aux agriculteurs qui y font paître leurs bêtes – fait partie des propositions évoquées dans l'ouvrage fondateur de Devall et Sessions. Avec aussi la possibilité d'accroître les zones naturelles protégées par l'achat par les autorités publiques de terrains écologiquement importants.

Vis-à-vis de la technologie et des sciences, les positions sont plus diverses. Le point 6 de la plate-forme de l'écologie profonde pose clairement le besoin de revoir la technologie – et le rejet de la course au progrès en tant que tel est répandu, bien qu'à des degrés différents. Certains font appel aux technologies alternatives, tandis qu'à l'autre extrême on fait remarquer que ce n'est qu'au paléolithique que la société humaine a été en accord avec la nature. Le mode de vie primitif y est ainsi souvent regardé avec attrait, à nouveau dans une vision cachant un certain romantisme et qui masque par trop la réalité (notamment les difficultés et une certaine cruauté sociale) de ces communautés primitives.

Pour l'écologie profonde, il y a face à la technologie plusieurs

questions à se poser. Des questions « profondes » de mise à l'épreuve dont Devall et Sessions proposent quelques exemples :

- Est-ce que tel appareil sert des besoins vitaux ?
- Est-ce que tel appareil ou système technologique peut être compris sans l'aide d'experts ?
- Est-ce qu'il a un haut degré d'adaptabilité ou est-ce qu'il impose un usage rigide et irréversible dans la vie des citoyens ?
- Est-ce qu'il apporte une plus grande autonomie aux communautés locales ou une plus grande dépendance vis-à-vis d'une « autorité » centralisée ?
- Est-il destructeur envers l'écologie ou rejoint-il le mode de vie promu par l'écologie profonde ?
- Est-ce qu'il renforce l'autonomie des personnes ou est-ce qu'il conduit à une hiérarchie bureaucratifiée ?
- Est-ce qu'il pousse les gens à penser et à se comporter comme des machines ?

Et les auteurs de conclure qu' « une technologie dont on est entièrement informé et que l'on s'approprie est un mélange d'éthique, de politique, de compréhension de la mécanique et d'une conscience comme proposée par l'écologie profonde »²⁵.

Derrière la technologie, c'est notamment l'importance des experts scientifiques (quel que soit le domaine) qui est critiquée. Face à leur monopole de détenteurs du savoir – avec des avis forcément extérieurs à l'individu concerné qui les reçoit –, c'est la connaissance intuitive et personnelle qui doit retrouver une place importante. Le mouvement prône ainsi de sortir de l'analyse théorique et scientifique « froide », limitée et distante de la réalité du terrain, pour une approche plus pratique et pragmatique. Une approche plus fondée sur l'expérience personnelle, qui cherche à se coller au cas particulier plutôt qu'à prôner des explications générales et abstraites.

Plus que du rationnel ou du raisonné, l'écologie profonde pose aussi la question du « sensitif ». Pour la *deep ecology*, le ressenti est aussi important que la connaissance scientifique, et peut-être même plus encore. Retrouver le contact avec la nature et nos besoins réels (sous-entendus non dictés par une société de consommation) ne peut venir que par les sens, par un retour à l'émotivité et à l'expression de nos sentiments intérieurs. Il y a pour ses partisans une

25. Questions et citations tirées de Bill Devall, George Sessions, *Deep Ecology, op. cit.*, p. 35.

partie « sauvage » de l'être humain qu'il faut retrouver et cultiver – comme une autre sorte de nature sauvage, tout autant en voie de disparition et à protéger. La *deep ecology* prône ainsi un retour à l'expérience, c'est-à-dire au « toucher » avec les sens ; expérience qui permet, là encore, un renouvellement du lien avec le naturel.

Il faut néanmoins une fois encore apporter des réserves à ces principes. Malgré les aspects positifs qui se dégageraient d'une « réappropriation du savoir » (ou du moins d'un plus grand partage de celui-ci) par les personnes qui en dépendent et d'un retour à l'expérience plutôt qu'aux seules théories, cette vision porte le risque de basculer d'un extrême rationnel, se voulant objectif, vers le tout subjectif et la partialité qui entourent forcément tout point de vue personnel. Les sens ne sont pas par nature plus fiables que l'analyse scientifique. L'équilibre entre l'apport des sens et celui de la raison reste à atteindre, mais c'est plus vers une vision inclusive des deux aspects que celui d'une pure dichotomie entre l'un et l'autre qu'un véritable apport pourrait se profiler. Mais la majorité des membres de l'écologie profonde seraient sans doute d'accord avec cette remarque.

UNE STRATÉGIE VIABLE ?

Au vu de ce qui précède, une question à débattre serait de savoir si l'écologie profonde est à proprement parler anticapitaliste, ou même radicale, dans le sens d'une remise en question des fondements de nos sociétés. Car il est clair que le système économique et social dominant pourrait tout à fait s'accommoder d'une réduction de la population et de zones de nature sauvage élargies – peut-être même d'une vision biocentrique – et perpétuer ses élites, ses inégalités et ses injustices sociales. Mais, même si le terme n'est que rarement présent dans les textes, on peut à mon sens affirmer sa nature radicale. La consommation et la volonté d'une croissance perpétuelle sont en tout cas clairement critiquées. De même, l'acceptation des huit points, ainsi que la remise en question en profondeur de la logique de profit et de compétition, va clairement à l'encontre de l'économie capitaliste. Reste qu'à ma connaissance peu d'avis ont été exprimés sur des questions comme la propriété privée des moyens de production, l'économie de marché, etc. Raison pour laquelle la question fait débat.

Par ailleurs, toute la responsabilité de matérialiser ces principes

en mesures concrètes, soit amener justement un changement radical, revient à chacun, individuellement, selon sa sensibilité et son contexte proche. « Nous encourageons les lecteurs à élargir [ces idées] de leurs propre expériences », expliquent Devall et Sessions, « qu'ils vivent dans de larges cités, des banlieues ou à la campagne, pour prendre des décisions plus spécifiques, basées sur leurs propre connaissances, informations et intuitions à l'intérieur de la structure de l'écologie profonde »²⁶.

La posture est-elle viable ? Je n'en suis pas certain. En particulier dans le contexte actuel. Si le besoin de prise de conscience se justifiait dans les années 1970 et même au-delà, l'action individuelle a depuis montré ses limites en matière d'écologie. Aujourd'hui, le mot est surmédiatisé (bien qu'avec un sens plus superficiel que ce que préconise l'écologie profonde), mais sans véritablement engendrer de réel premier pas vers une action déterminante.

Difficile, par ailleurs, sans une vue claire de ce vers quoi on veut aller, d'engendrer un changement important « en ce qui concerne les bases de l'économie, de la technologie et les structures idéologiques ». Sans promouvoir de vision rigide où tout est écrit d'avance, bon nombre d'autres mouvements écologistes radicaux (je pense ici encore aux écoféministes, aux écologistes sociaux, aux éco-anarchistes et écosocialistes, etc.) ont pu développer une approche plus précise de société écologique et égalitaire, en laissant une grande liberté d'adaptation.

Enfin, une fois adoptée une vision incluant la nature dans ses actes et décisions quotidiennes et en prenant les mesures nécessaires pour développer cette pensée autour de soi, que reste-t-il ? Tout le reste en vérité, tout ce qui nous entoure, et surtout l'inertie d'un système bien en place et qui se bat sans relâche pour le statu quo. On oublie trop souvent que les plus grandes destructions de l'environnement ne sont pas le fait des particuliers et de leur consommation, mais bien des plus grosses industries et groupes qui ont les moyens d'imposer leur point de vue économique (et consumériste justement) et d'influencer les politiques vers des législations qui favorisent la pérennisation de leurs activités. Malgré toute la bonne volonté du monde et les arguments avancés, il est certain que ce ne sont pas les gens à la tête du pouvoir politique et économique qui se rangeront derrière les principes biocentriques de l'écologie profonde. Et que ceux qui le feront, même en adaptant leur mode de vie et en œuvrant pour le modifier, seront dans

26. *Ibid.*, p. 159.



l'incapacité de changer la société par les actions qui leur seront accessibles. Ainsi que le déclarait Murray Bookchin, de façon très éloquente, sur ce sujet,

« [le] capitalisme moderne est *structurellement* immoral et donc insensible aux appels à la morale. Le marché moderne est dirigé par ses propres impératifs, quel que soit le genre de PDG siégeant dans les fauteuils des dirigeants des multinationales ou qui en tient le gouvernail. La direction qu'il suit ne dépend pas de prescriptions éthiques et d'inclinaisons personnelles, mais de lois objectives de pertes et profits, de croissance ou de mort, de manger ou être mangé, et d'autres du même ordre. La maxime « les affaires sont les affaires » nous dit explicitement que les facteurs éthiques, religieux, psychologiques et émotionnels n'ont virtuellement aucune place dans le monde prédateur de la production, du profit et de la croissance. C'est une grossière erreur de penser que nous pouvons retirer à ce monde rude et mécaniste ses attributs objectifs par des appels à plus d'éthique »²⁷.

En laissant la liberté d'adaptation et de traduction de préceptes généraux à chacun, l'écologie profonde laisse finalement ceux qui y adhèrent bien démunis face à ces questions, qui finalement les dépassent. Certains écologistes profonds en ont conscience, à l'instar de Dave Foreman, pour qui « le mouvement d'écologie radicale a également besoin d'effectuer un important travail d'organisation d'une société écologique qui renaîtra des cendres de l'ancien

27. Murray Bookchin, « What is Social Ecology ? », *Social Ecology and Communalism*, AK Press, 2007, p. 44.

empire industriel »²⁸. Et c'est bien là que les efforts devraient porter.

Il ne sert cependant à rien d'excommunier la *deep ecology*, comme cela a pu être fait par le passé, en raison de ses manques ou de ses défauts. En mettant en avant les problèmes engendrés par un anthropocentrisme proéminent, elle a contribué à placer le débat écologique face à une question centrale : celle de la place de l'être humain dans la nature – ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être – et de la prise en compte du fait que tout être vivant est très dépendant de la nature, et donc lui est redevable. Dans un contexte historique où la crise climatique a pris une ampleur sans précédent, ce principe fondamental mérite d'être répété. Si j'avoue mes doutes sur le développement fiable d'une éthique environnementale et de son impact réel sur la société, je pense que le domaine doit clairement continuer d'être défriché et exploré. Non pas parce qu'il agira en levier pour changer le système dominant, mais parce qu'il aidera à construire (ou reconstruire) la société écologique que nous appelons de nos vœux pour la remplacer.

À l'inverse, appeler au rejet de l'anthropocentrisme et à une réduction de la population comme mesures concrètes premières et comme solution à la crise écologique est une tentation dangereuse pour le mouvement écologiste. Une écologie radicale devrait plutôt poser « les questions profondes » avec sincérité. Des réponses apportées à ces questions peut ressortir la capacité – théorique d'abord – de revoir la société sur des bases écologiques *et humanistes* (insistons là-dessus) viables, dans une relation organique et permettant le développement conjoint des différentes parties. Les bases de cette relation restent à définir, mais en partant de l'éthique environnementale de l'écologie profonde, en y ajoutant les analyses sociales sur les dominations, sur les relations de pouvoir, sur les dérives économiques et consuméristes formulées par les courants radicaux de l'écologie énoncés plus haut et les modèles de société décentralisée et autogérée envisagés par eux, par les anarchistes et par quelques autres encore, il y a sans doute moyen de voir émerger un projet porteur. Et plus concret, sans doute plus séduisant aussi, qu'un seul monde où la population humaine aurait décliné et se serait retirée pour laisser fleurir la nature et l'observer s'épanouir.

Vincent Gerber

28. Murray Bookchin et Dave Foreman, *Quelle écologie radicale ?*, op. cit., p. 78.

